



Thomas Mustin, un artiste, mille facettes.

DANIL LAVROSKI

“La schizophrénie souffre de préjugés”

Tout au long de son adolescence, Thomas Mustin se rend chaque dimanche chez ses grands-parents, à Charleroi. C’est là qu’il croise son oncle Michel, et qu’il constate que “quelque chose ne va pas, qu’il a des changements d’humeur”. Mais il ne prend connaissance de son état mental qu’après sa mort. “La schizophrénie est encore une maladie difficile à définir et qui souffre de préjugés”, assure-t-il. Écrire et composer *It’s Happening Now*, qui parle de cet épisode familial, a permis à Mustii de faire sauter certaines barrières et de soigner certains traumatismes.

Comment vous est venue cette envie d’évoquer la vie et la maladie mentale de votre oncle ?

Je voulais parler de mon oncle et de la schizophrénie depuis longtemps, mais je ne savais pas sous quelle forme. J’ai pensé le faire via l’écriture d’un court-métrage, d’une pièce de théâtre, d’un écrit... Mais je me suis vite dit que la musique pouvait être le moyen parfait pour en parler et ouvrir le dialogue. Dans ma famille, le sujet n’est pas tabou mais on n’en parle pas beaucoup. Sa mort a affecté tout le monde. Le meilleur moyen d’ouvrir le dialogue était de passer par un vecteur externe, un album. Je n’ai pas osé en parler à mon père, au

début, car j’avais peur. Après lui avoir fait écouter quelques démos, je lui ai expliqué le fil rouge. Il a tout de suite été bienveillant et ému. Depuis que ce projet a commencé, on n’a jamais autant parlé de la schizophrénie. Tout cela se fait sans gêne. Avant, j’étais incapable de poser des questions sur sa vie.

Les guitares électriques sont très présentes sur certains morceaux. Était-ce, pour vous, le meilleur instrument pour transposer ce ressenti ?

Elles donnent un côté plus incisif, plus rageux. Je trouvais que c’était cohérent avec le sujet. Parfois il y a de la colère, de la paranoïa. Il fallait que ça prenne aux tripes, que ce soit plus rentre dedans, plus frontal. Il y a encore beaucoup de synthés, mais c’est vrai qu’il y a beaucoup de guitares électriques. Mon rêve est d’en avoir deux sur scène. C’est un instrument que j’adore et qui servait bien le propos. Je n’ai pas fait un album 100% rock, mais il y a des influences. La pop permet de mixer tous ces styles, c’est ça qui est intéressant.

Le fait d’avoir travaillé autour de cette thématique vous a-t-il permis de mieux comprendre votre oncle et sa maladie ?

Pas spécialement. Par contre, c’est une manière de lui rendre hommage, de le rendre vivant, de se reconnecter.

“Le meilleur moyen d’ouvrir le dialogue était de passer par un vecteur externe, un album.”

Mustii

Chanteur, comédien.

ter. Cela permet de recréer du lien, comme s’il y avait quelque chose qui manquait. La vision n’est pas négative, je voulais qu’elle soit constructive. Je ne voulais pas du tout être sensationnaliste ou dans le drame. Je voulais dessiner un personnage un peu fantasque, extraordinaire, qui traverse la vie dans des montagnes russes. Quand j’intitule un morceau “Alien”, ce n’est pas du tout quelque chose de péjoratif, mais c’est plutôt en lien avec une personne qui a une vision différente du monde, et ce n’est pas grave, il faut respecter ça.

Était-ce important de donner le contexte dans lequel sont nées ces chansons ?

Les chansons ne sont pas autocentrées. Elles sont sujettes à interprétation, elles peuvent se lire différemment et non juste autour de la maladie mentale. Ça parle surtout du fait d’être hors-norme, de ne pas se sentir bien dans ses bottes à certains moments dans sa vie, la recherche de connexion vis-à-vis de l’autre. Je sais que l’album parle de ça mais il peut avoir plein de lectures différentes. Elles peuvent tout à fait raconter une autre histoire. C’est ce que j’aime dans les chansons. Je préfère quand le sens n’est pas univoque. Le plus intéressant, c’est de laisser les gens faire travailler leur imaginaire.

L. He